

NOTRE PHOTO D'IDENTITÉ CONGOLAISE

MIEUX NOUS CONNAÎTRE POUR MIEUX RÉSISTER ET MIEUX ÊTRE

Introduction

P. NGOMA-BINDA,
Université de Kinshasa
Membre du Conseil de
Rédaction
De Congo-Afrique
bindadekin@
gmail.com

Le me trouve en Allemagne, en 1988. Je dois remplir un dossier de demande de visa pour Bruxelles. Il me faut des photos d'identité. Je me rends dans une cabine d'auto-photographie. Mais la machine me sort une photo bien noire. La deuxième aussi, tout comme la troisième ; et la quatrième comme les autres. À la dame belge qui me reçoit au consulat de Düsseldorf, j'exprime mon regret de n'avoir pas pu trouver une photo plus claire. Gentiment sérieuse, elle me répond : « C'est bon, ça va, vous êtes Noir, non ! ».

J'ai noté que ma photo d'identité, celle de tout Congolais peut-être, du Congo entier, est plus sombre que claire ou désirée claire. Génétiquement sombre, à jamais, et que d'autres la veulent ainsi, pour l'éternité ? Anecdote, le fait imposait, je crois, une réflexion non superficielle.

Congolaises et Congolais, qui sommes-nous ?¹ De toute évidence, et comme en surface, nous sommes un pays, le Congo et des citoyens à l'intérieur d'une entité géographique, une entité unique, ou se voulant unique, précisément formée à la libre faveur de ses peuples. Il est, nous sommes, un pays, un seul et le même, même s'il a porté huit ou neuf, voire dix appellations différentes successives².

En manière d'excursion introductive amusante, on notera en effet que la Constitution de Luluabourg, ou du 1^{er} Août 1964, authentique création du « génie

1 Je remercie le collègue Ndaywel è Nziem qui me donna l'idée redoutablement malaisée de réfléchir, en 2010, dans une Grande Conférence au Grand Hôtel de Kinshasa, sur ce que nous sommes, Congolaises et Congolais.

2 Voir aussi Isidore Ndaywel è Nziem, Nouvelle histoire du Congo. Des origines à la République Démocratique, Bruxelles – Kinshasa, Le Cri et Afrique Éditions, 2008, p. 37. Mais il dénombre bien moins d'appellations que nous.

propre »³ du peuple congolais indépendant (délaisant la Loi Fondamentale que le Parlement belge lui aura léguée le 19 mai 1960), inaugure le changement quasi indéfini du nom du pays.

De fait, le Congo aura été ou sera successivement appelé “Nsi Kongo” (par le peuple Kongo de-puis son Royaume) ; puis, informellement, “Zaïre” (déformation de « Nzadi » ou fleuve, par les Portugais arrivés à Moanda, dans le Kongo Central en 1483) ; “État Indépendant du Congo” (à l’occasion de la Conférence de Berlin) ; “État du Congo” (quand le Roi Léopold II en fait sa propriété personnelle) ; “Congo Belge” (quand la propriété territoriale privée est cédée à la Belgique) ; “État du Congo belge et du Ruanda-Urundi” (quand au Congo sont annexés ces deux minuscules territoires après la première guerre mondiale) ; “Congo-Léopoldville” et “Congo-Kinshasa” ou “République du Congo” (à l’accession à l’Indépendance) ; “République Démocratique du Congo” (avec la Constitution de Luluabourg) ; à nouveau “Zaïre” (ou “République du Zaïre” quand Joseph Mobutu, sous un coup de colère, a tenu à démarquer le Congo de son voisin et synonyme Congo Brazzaville révolutionnaire turbulent dérangeur) ; “République Fédérale du Congo” (comme cela devait l’être en 1980 en vertu de la Constitution de Luluabourg, et comme arrêté lors de la Conférence Nationale Souveraine, en 1992) ; et, de nouveau et enfin, “République Démocratique du Congo” (appellation récupérée à l’arrivée révolutionnaire de Laurent-Désiré Kabila).

Il apparaît que chaque nom est porteur d’une signification précise, mieux, chaque changement est porté par une philosophie politique d’existence voulue signifiante et préférable.

On retient aussi une espèce de nostalgie chez des gens qui souhaiteraient revenir au “Zaïre”, et même au “Kongo” (avec le “K” de l’ancien Royaume, ainsi qu’on le voit dans la graphie de certaines langues européennes, comme la langue allemande) ou encore comme on le remarque chez quelques Congolais de l’étranger insistants.

Mais il se révèle que l’appellation “République Démocratique du Congo” est trouvée très appropriée, apparemment pour l’ambition démocratique qu’elle porte. Ce nom est de fait repris, comme noté ci-dessus, en 1997 avec l’arrivée du Président Laurent Kabila, et il est maintenu dans la Constitution du 18 février 2006, abandonnant, peut-être (ou pas) définitivement, le “Zaïre” du Maréchal Mobutu Sese Seko.

Et sur un autre plan, substantiel, qui sommes-nous ? C’est là, de toute évidence, une interrogation embarrassante, à bien des égards inféconde sans doute ou, tout au moins, dérégulatrice des consciences habituées à la tranquillité confortable du vau-l’eau. Mais, l’interrogation introspective est nécessaire, absolument, à la manière du « gnôthi seauton », le connais-toi

³ Terme, ou signe de fierté, institué dans le préambule de la Constitution congolaise du 18 février 2006, élaborée par les Congolais eux-mêmes.

toi-même grec, en tant qu'elle impose de bien nous connaître nous-mêmes, de procéder à un examen de conscience, individuel et collectif, et aussi, de nous donner à penser ce que nous désirons être, et devons être, pour mieux être.

Conscient de l'importance de se connaître soi-même, du bénéfice de la connaissance de ce qu'on a été et/ou de ce qu'on est pour construire un présent et un futur meilleurs, l'historien sait, avec Ndaywel è Nziem notamment, que la construction ou la réinvention de notre État a besoin de passer par une connaissance de soi claire et exacte, dans ses failles comme dans ses forces, dans ses atouts comme dans ses infirmités et déficiences⁴. Seul qui est conscient de soi-même est capable de sa responsabilité dans la construction de son propre devenir.

Ainsi qu'on peut l'apercevoir, cette question devrait imposer à l'esprit de se poser des questions supplémentaires, indirectes, connexes, mais terriblement complexes : celle, essentiellement, de savoir, à côté de qui nous sommes, pourquoi nous sommes ou, plus accessible à la réalité, pourquoi nous sommes ce que nous sommes ; la question aussi de savoir comment il se fait que nous ne soyons pas ce que nous voulons que nous soyons ; et, finalement, celle de savoir ce qu'il nous faut faire pour que nous soyons ce que nous désirons être, à moins que, à la faveur d'un aveuglement collectif nous donnant à nous satisfaire de peu de choses, nous ne voulions pas du tout être autre chose que ce que nous sommes présentement, des êtres d'humanité dégradée.

On le sent, ces questions comportent une certaine note de tragédie, ou d'angoisse, devant susciter, comme inévitablement, une sourde révolte intérieure. Elles sous-entendent ceci : n'y a-t-il pas quelque part, dans notre être, ainsi que certains le clament, une espèce d'incapacité congénitale, et donc fatale, à pouvoir réaliser notre désir d'être, à faire advenir et actualiser ce que nous voulons vraiment être ? Ou encore, de manière plus claire et plus brutale, ne sommes-nous pas victimes de quelque malédiction terrible ou d'une malchance sordide, innée, nous collant à la peau, noire, s'instituant sous la forme de mauvais sort jeté sur le Congo, sur nous ? Mais alors, il faudrait que nous nous l'expliquions, il faudrait que nous sachions qui nous aura jeté le fameux sort, pourquoi il nous l'a jeté à nous et à nous seulement, et pour combien de temps nous devons en souffrir, pour juste quelques années, quelque temps, ou au contraire pour l'éternité ? Est-ce Dieu, est-ce l'ancien colonisateur, sont-ce les ancêtres, ou simplement nous-mêmes,

4 Ndaywel è Nziem, Isidore, Nouvelle histoire du Congo. Des origines à la République Démocratique, Bruxelles – Kinshasa, Le Cri et Afrique Editions, 2008, p. 666. Il dit : « Construire un nouvel Etat congolais, ayant l'ambition d'être un Etat nouveau, suppose de prendre à bras le corps les équations du présent et de s'engager avec détermination dans la construction de l'avenir. Une démarche qui exige de bien se connaître, de savoir s'organiser et de s'investir dans la concrétisation d'un idéal. La connaissance de soi passe par l'appropriation de l'héritage du passé, la prise en charge de son identité individuelle et collective ».

dans une espèce d'auto-stupidité qui nous aurons jeté ce sort tragique ? Ou encore le sort, terriblement mauvais, vient-il de quelques-uns de ceux-là combinés, en association conspiratrice, ou même de tous à la fois, nous-mêmes y compris ? En connaissant le jeteur de sort, peut-être pourrions-nous le prier, ou travailler adéquatement à le combattre ou à le convertir, pour qu'il consente à lever la malédiction, qui a déjà trop douloureusement duré et pesé sur nos corps et cases en souffrances atroces.

Mais, limité en bien des aspects, je voudrais m'en tenir à la seule littérature de la question posée : « qui sommes-nous ? ». Celle-ci se révèle immédiatement être un questionnement sur le genre et la qualité de notre identité et, en prolongement sur le non-dit ou sur l'attendu nécessaire, elle est interrogation tant sur la figure précise de notre volonté commune d'être que sur les conditions de possibilité de cette dernière.

Pour cela, il me paraît indiqué, voire inévitable, d'examiner la question de notre identité fonda-mentale et objective en la situant, substantiellement, dans cinq perspectives sous la forme d'une quête méditative, et à partir de deux angles de regard, étranger et interne. L'exacte conscience du regard de l'autre sur nous doit en effet permettre de nous situer tant soit peu correctement face à nous-mêmes, et de poser un regard intellectuel juste sur notre propre être, un regard équilibré, objectif, lucide et exempt de complaisance.

1. Au miroir, une identité duelle : lumineuse et minable

Nous sommes une identité complexe, contrastée, tout au moins duelle, à la fois minable et lumineuse, désespérante et prometteuse, selon l'angle de vue à partir duquel on se situe. Et il y a deux angles majeurs, l'un étranger, l'autre autonome, interne.

Qui sommes-nous, du regard de l'étranger ?

Il y a, aujourd'hui, plus d'un siècle et demi que mourait le géniteur du Congo, le Roi Léopold II, dont il dira juste avant de s'éteindre, qu'on lui aura cochonné son Congo. Veuillez noter, avec moi, qu'il y a eu donc des « cochons » quelque part, certainement les nègres, les « indigènes du Congo belge et du Ruanda-Urundi » que nous étions, mais aussi et logiquement des cochons dans les rangs précisé-ment des « cochonneurs », les colons belges devenus, affectueusement ou ironiquement, peu importe, nos « noko », nos oncles, idéalité dénotant et connotant la relation étrangement conflictuelle des oncles, des supérieurs vis-à-vis de leurs anciens colonisés que nous sommes, et qu'ils voudraient que nous demeurions.

Du regard de Léopold II et des siens

Du regard de Léopold II et des siens, notre identité, dont la découverte et la description exacte aux fins de réussite coloniale était soigneusement confiée aux ethnologues et ethnographes, race de scientifiques nouvelle inventée pour la cause, se résumait substantiellement dans la saisie des indigènes du Congo comme pas moins, ni autres, que de gros macaques, des êtres de luxure énorme et en érection sans répit, s'adonnant activement à des danses obscènes sans fin, glorieusement érotiques ; des êtres étranges s'ingéniant dans les vols réciproques du peu de biens que le nègre pouvait avoir à sa disposition de pauvre singe. Des singes dépourvus de manières civilisées, dormant sur des richesses colossales qu'ils ne peuvent ni ne savent exploiter, par carence radicale d'intelligence et d'outils matériels appropriés. Le tout grand philosophe Frédéric Hegel, bien célébré par l'Occident hitlérien, heideggérien et sarkozien, avait déjà donné le ton : le Noir, c'est de la race opaque, enveloppée irrémédiablement dans la noirceur de sa peau, dépourvue d'histoire, incapable de se penser et de penser son futur, ni sa place dans l'existence, un être insuffisamment ou carrément non encore entré jusqu'ici dans l'histoire du monde.

Il est vrai et évident que des mutations, légères sinon hypocrites, ont été réalisées dans les manières de voir l'autre, le Noir du Congo en l'occurrence, des évolutions ayant été opérées, sur le plan international, dans le sens d'une plus grande objectivité d'esprit et de jugement. Mais l'ancien regard a-t-il vraiment varié aujourd'hui ? Le regard supposé objectif aujourd'hui est-il sincère, sans condescendance ni ricanements secrets, discrets, mal étouffés, dépassant la « négrographie » insultante d'hier ou, tout au moins, la description esthétisante, fabricatrice de bizarreries et invalidités jugées connaturelles à l'être nègre ?

En tout cas, ce qui demeure de ce regard relativement lointain est que le Congo, avec sa population à jamais infantile, naïve, est et doit demeurer minable objet, définitivement soumis et dominable à volonté, source de ressources naturelles et humaines exploitables, à exploiter à tout prix et à tous les prix les plus bas, taillables et corvéables à merci comme naguère, pour la vie et le bien-être des descendants de Léopold II ainsi que la vie bienheureuse des petits-fils, des amis et co-majestés princes régnants d'Europe conviés, en 1885, à la création de « l'État Libre du Congo ».

Voilà ce que nous sommes, dans le regard de l'autre, de l'étranger en principe le plus physique-ment lointain : nous sommes des noirs, enveloppés dans la noirceur de la naïveté, de la paresse, de la luxure, de la danse « ndombolique », et donc dans la toile de superficialité de la vie frivole ; nous sommes des êtres irrémédiablement singes et singeurs, imitateurs serviles du maître, notre seigneur, des êtres radicalement dépendants, sans la moindre capacité de déconnexion, de vision claire et force de résistance

efficace pour tenter de bifurquer ou d'innover, d'accéder à l'âge adulte, à l'indépendance ; des êtres ignorants dormant sur un vaste territoire scandaleusement riche que les minuscules cerveaux nègres sont incapables de connaître, de découvrir, d'exploiter, de gérer, de développer.

Le regard de l'autre nous voit être, comme dirait Émile Bongeli, des êtres fragiles d'un État-bébé⁵, faible et dépendant, état spirituel et psychologique que, malheureusement et avec une étrange avidité, nous avons intériorisé, consacrant et même glorifiant cette « bétéité » fabriquée de notre être et sur notre être, pour que l'autre vive, grandisse et prospère.

Et qui sommes-nous, du regard du voisin, du frère africain ?

Du regard du voisin, du frère africain, nous sommes, nous Congolaises et Congolais, rien de plus que de la belle musique enivrante, volatilisante, égareuse, superficialisante, et distractive face aux problèmes de la construction de la nécessaire puissance libératrice attendue de l'immense territoire au cœur du continent. Ils disent que nous sommes ce que nous leur faisons voir, à savoir, « je danse, donc je vis ! », à la place du « je pense donc je suis » cartésien.

Le Congo a cessé d'être ce lieu d'investissement des fiertés et espoirs pour tous les Africains, espoirs de pouvoir décoller, de pouvoir sortir de la misère et du sous-développement, de la pauvreté, et de l'atroce et éternelle humiliation humaine de la part du colonisateur et néocolonisateur à jamais présent sous de multiples faces et formes plus ou moins cachées.

Au regard de ses frères africains, le Congo a tort, est coupable de n'avoir jamais utilisé cette gâchette terrible de l'Afrique, depuis longtemps découverte par Frantz Fanon, dont la puissance de feu aurait fait ou ferait bien de mal dans le camp ennemi, et qui aurait pu ou pourrait définitivement rendre à l'Afrique la maîtrise et la jouissance de ses richesses et ressources, humaines et naturelles.

Au regard des Africains, si l'Afrique meurt, la faute incombe, pour une large part, au Congo dont les citoyens sont terriblement distraits, superficiels, légers, irresponsables. Au regard de l'Africain donc, le Congo fait la honte de l'Afrique, du Noir dans le monde entier. Qui, en effet, dans les pays noirs d'Afrique a autant de ressources que le Congo de Lumumba, un pays tragiquement affaibli, émasculé, vidé de sa substance par le despotisme mobutien copieusement béni par l'Occident, et émasculé par l'extrême insouciance de ses dirigeants ayant accédé au sommet du pouvoir après Mo-butu ? Qui, en effet, dans les pays d'Afrique peut se targuer d'orgueil pour clamer posséder une position géostratégique aussi enviable, comme carrefour ouvert à l'ouest comme à l'est, au nord comme au sud du continent ? Qui, en effet, excepté ceux qui sont supposés l'être

5 BONGELI YEIKELO YA ATO, *De l'Etat-bébé à un Etat congolais responsable*, Paris, L'Harmattan, 2008.

déjà depuis longtemps, peut dépasser le Congo en quantité de ressources humaines de haute qualification ?

C'est ainsi que, par jalousie ou par frustration, en tout cas par une belle correction, au nord comme au sud du Congo, le voisin, convoiteur tenace, s'autorise à s'infuser sur notre territoire et à s'y établir, comme d'une terre poreuse, vacante, hospitalière à l'excès ou par défaut. C'est ainsi que, en manière de profit à tirer de la naïveté, de l'insouciance et de la distraction du Congo aux yeux aveugles et somnolents, le voisin, au sud comme au nord, s'autorise de saccager, de piller, de puiser, sans jamais rencontrer ni inquiétude ni résistance dissuasive, dans les ressources minières, coltanes et pétrolières, richesses congolaises à jamais laissées dormantes, ou à l'usage des autres.

Imaginez bien ce que nous sommes, comme ce que nous regardons dans les films documentaires dans le royaume des animaux : notre Congo est un animal éléphanterresque abattu dans une clairière de la forêt immense, et livré cadavre ensanglanté rageusement dévoré de tous côtés par des prédateurs aux dents solides, chacun s'appuyant sur la devise logique du « sa ngolo zaku », à chacun de faire ses efforts, pour pouvoir obtenir du cadavre-Congo les morceaux de chair les plus gros et les plus abondants possibles.

On aura compris : au Nord-est, le Rwanda, soutenu par le grand Nord, fait des massacres génocidaires des populations et des ravages terribles sur nos ressources pour se construire le pays et légitimer sa dictature ; au Sud-ouest, l'Angola se sert, copieusement et tranquillement ; dans le silence et une quiétude parfaite, elle boit du pétrole des cavités et poches de schistes congolaises, dont il se fait de la puissance militaire arrogante et de la prospérité de ses villes et routes altièrres.

Dans l'œil de l'autre, du voisin, nous sommes ailleurs, des êtres vivant en dehors de la réalité, hors de la terre, sur une planète de rêveurs, d'inconscients, d'insouciantes invétérés. Quand nous nous réveillerons et descendrons sur terre, à la faveur d'une possible chance inouïe, il sera tard, trop tard ; l'autre, le voisin, se sera déjà bien servi, copieusement, se sera fait des réserves colossales, et se sera construit ses capitales et provinces de manière fantastique, grâce aux milliards de dollars qu'il aura drainés des mines congolaises et qui traînent ou traîneront dans les coffres de ses budgets nationaux, faute de capacité de consommation puissante. Au regard des autres, ses frères africains, le Congolais est inexistant ou de service inutile au monde.

Quand le Congo se réveillera, le monde ne tremblera pas, ses terres et sous-terres naturelles, pillées avec rage, étant déjà irréversiblement devenues des cavités vides, inutiles, d'où il ne sera possible de tirer ni cobalt ni cuivre, ni coltan ni méthane, ni cassitérite ni pétrole. Quand, de son sommeil profond et prolongé le Congo ouvrira pleinement l'œil, ses enfants

et petits-enfants, horriblement faméliques, désœuvrés, et en chômage plus sévère que ceux de nos jours, les yeux tout gros de désespoirs, n'auront plus que leurs larmes amères et abondantes, sur des joues défoncées et maigrettes, pour regretter et se plaindre de ce que leurs pères et grands-pères leur auront laissé comme étrange héritage. Il faut même craindre que, quand ils tenteront de se réveiller, paresseusement, ils risqueront de tomber à nouveau dans le coma du ndombolo, du « je danse, donc je vis ! ».

2. De notre propre regard : une identité plurielle

Et, qui sommes-nous, du point de vue de nous-mêmes, Congolaises et Congolais ? L'interrogation présuppose la réalité de notre capacité d'examen de conscience transcendante, détachée, objective : un examen capable d'exercer un propre ou juste regard sur nous-mêmes, dépassant la caricature, l'injure, l'autodépréciation et, en même temps, un regard sur nous-mêmes atteignant à la maturité de la lucidité et de l'objectivité dans la perception de la réalité, de ce que nous sommes, et de ce que nous voulons être.

Il semble que le regard autonome, interne, de nous-mêmes sur nous-mêmes, doive s'orienter, pour être correct, vers une double direction : vers l'autre, l'étranger et vers soi-même.

Vis-à-vis de l'étranger

Vis-à-vis de l'étranger, nous sommes, objectivement, Congolaises et Congolais, à la fois grands et faibles.

Comment ne point être fiers, grands et confiants dans une immensité territoriale nationale de taille quasi sans pareille ou, du moins, très rare, en Afrique et dans le monde, territoire exclusif où il nous est loisible d'évoluer à l'aise, sans jamais véritablement souffrir de carence d'espace de construction des villes et routes, d'érection des parcs de pâturage et d'élevage, comme des réserves naturelles pour nos cousins les animaux et singes rares ?

Comment ne point se montrer fiers, grands et confiants quand on sait qu'on est, en dépit des convoitises sordides de la part de l'étranger, lointain et voisin, de droit propriétaire légitime d'immenses ressources naturelles, minières, aquatiques, énergétiques, forestières, dont la concentration sur un seul territoire est simplement une faveur miraculeuse, quasi injuste de la part du ciel face aux autres ?

Et comment ne pas se sentir fiers, grands et confiants quand on sait que, la puissance matérielle étant substantiellement fonction de la puissance en ressources humaines, la population congolaise aujourd'hui de plus d'une centaine de millions d'habitants (et sans doute de plus de 150 millions

d'ici quelques années), est suffisamment abondante pour faire germer des étoiles intellectuelles, sociales et politiques, des génies salvateurs, en grand nombre, peut-être des centaines, ou des milliers, qui constitueront, un jour ou l'autre, absolument, le moteur de notre progrès, de notre grandeur, de notre puissance économique, militaire et culturelle ?

Et encore, vis-à-vis des autres, de l'étranger, nous avons la légitime fierté de nous penser comme une force, bel et bien réelle, et grande ; mais une force encore dormante, assez peu consciente d'elle-même, ignorant pour l'instant les voies de matérialisation de sa puissance.

Et c'est ici que nous nous identifions comme des êtres faibles, sous-développés, de terribles et honteux arriérés économiques, politiques et culturels en dépit des ressources, diverses et immenses, dont nous sommes généreusement et peut-être injustement dotés par la nature. Nous avons à nous présenter, face à l'autre, aux autres, surtout face à ceux-là qui sont naturellement pauvres du fait de la sévérité de la nature, avec une face de honte sincère, profonde et à juste titre humiliante. Car, précisément, nous sommes de « faux-êtres », politiquement trop imparfaits, des « léopards » non sportifs et en sommeil long, profond, coupable ; nous sommes de « faux seigneurs », des jouisseurs insouciant invétérés, de trop paresseusement dormeurs, attendant que la cuisine nous soit apprêtée par les autres, par l'étranger, convoqué par nous pour faire l'humanitaire auprès de notre lit, dans notre mai-son de paresse où nous prenons plaisir à nous infliger d'inutiles massacres et assassinats mutuels, et de passations de rétro-commissions faramineuses en de marchés sordides, irréguliers, ténébreux, ruinant radicalement la patrie et son avenir, économique et politique, social et culturel.

Et vis-à-vis de nous-mêmes

Et vis-à-vis de nous-mêmes nous sommes, Congolaises et Congolais, une identité commune globale-ment inconfortable. Et cela sur, essentiellement, cinq points de vue ou perspectives précises.

Selon la perspective sociale

Si nous considérons ce que nous sommes selon la perspective sociale, ou sociologique, il nous faut remarquer et nommer deux caractéristiques majeures globales de notre être : l'ethnopluralité et la transethnocentralité progressivement émergente.

La première caractéristique identitaire obvie inévitable est notre ethnopluralité marquée par l'éparsité physique et morale. Nous sommes, de toute évidence, des familles et des individus épars, à la conscience, à des conduites et attitudes forgées par des émotions, des situations, des faits,

des histoires, des régimes de commandement et de vie anciens différents, spécifiques, étrangers les uns aux autres.

Il en découle un repli sur soi des ethnies, des individus, de chacun, repli favorisé par l'idéologie libérale individualiste apportée par le système de pensée et de vie coloniale urbanisée, spécialement auprès de la population lettrée ou semi-lettrée, inévitablement gouvernante. Et cette dernière, amenée à vivre jusqu'à la racine le mode colonial de vie, à le boire jusqu'à la lie, même jusqu'à la déviance avide et avec une radicalité terrible, tient l'individualisme comme accumulation des biens publics pour son propre bien et compte.

Cette mentalité égoïste, égocentrique et tribocentrique a conduit à l'appropriation privée, pour soi seul, des biens publics de l'État, aux détournements sans honte ni frein des pouvoirs communs de vie bonne, sans jamais rencontrer de vraie limitation extérieure comme sujet susceptible d'infliger une efficace sanction corrective à la déviance.

L'ethnopluralité est facteur de contacts de culture heureux, et parfois ou sensiblement douloureux. Nous sommes une pluralité de peuples en des centaines de langues, de cultures, de mœurs, une mosaïque d'habitudes et de prescriptions sociales, morales, alimentaires, comportementales, toutes incroyablement nombreuses et innombrables, diverses voire contradictoires. Ce trait fait voir, de manière forte, des identités ethniques exclusivistes cristallisées, et dont la célébration frénétique récurrente, en milieux urbains, constitue la sève conservatrice et vivifiante la plus clairement visible.

Des réunions et fêtes des regroupements ethniques, et des originaires de coins précis de provinces ou de « grandes entités » du pays (le Grand B., le grand E., le Grand K. et plus), sont de plus en plus convoquées et organisées, dans la ville de Kinshasa principalement, comme défiant la confluence des mœurs et des consciences qui s'organise inévitablement par la dynamique de l'urbanité contemporaine croissante. La nomination d'un frère à un poste de pouvoir laisse éclater l'effervescence de la joie collectivisée, faisant apparaître la permanence sacrale de la consanguinité exacerbée et de l'exclusivité de l'instance ethnique ou tribale appelée à régner, à dominer et à s'enrichir, en dépit de la rhétorique anti-tribaliste.

Léon de Saint Moulin⁶ avait souligné l'inoffensivité de l'identité ethnique si les inégalités sont surmontées et si sa conscience n'est point investie dans l'instrumentalisation politique opposée à l'exigence de communauté de vie et de destinée exprimée, sans équivoque, par le peuple. Ce dernier reste persuadé en effet que « l'avenir de chacun est plus prometteur si le pays reste uni que s'il éclate ». Nous le voulons fort bien, et nous le constatons,

6 Léon DE SAINT MOULIN, S.J., « L'évolution du sentiment ethnique et son rôle dans les conflits actuels en République Démocratique du Congo », Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, 2002, p. 408.

de par les prises de parole officielles, et déclarations individuelles chargées de détermination à demeurer une nation unie, non balkanisée, une détermination à la passion présumée sincère et légitime.

Mais le patriotisme franc et sincère est une ressource morale et civique qui soit se renforce soit s'affaiblit. Le patriotisme est à nourrir, à entretenir, et à faire grandir dans nos cœurs, par l'invention de stratégies intelligentes, efficaces, et volontaristes. Une des stratégies efficaces est, évidemment, l'institution d'une politique de solidarité agissante par effacement progressif d'injustes inégalités et disparités salariales ainsi que de cyniques accaparements des postes d'emploi et des finances publiques par les seules familles biologiques régnautes.

La seconde caractéristique est l'émergence d'identités trans-ethniques, à partir d'une dynamique certes souterraine, silencieuse, lente et imperceptible, mais tout à fait évidente, irrésistible et irréversible. La constitution de l'identité trans-ethnique résulte certes de l'action politique de l'autorité coloniale, mais aussi et surtout de celle des autorités politiques postindépendance, en l'occurrence ordonnatrices des situations, infrastructures, superstructures, idéologies et sensibilités spatiales déterminées, qui sont nouvelles, renouvelées ou reformulées.

Et elle fait apparaître l'évidente constitution progressive d'une passion pour une nation réelle, voulue unie, solidaire, et solide. Cette communauté nationale est aussi générée ou favorisée par l'évènement colonial d'intrusion de la ville ou, plus exactement, par l'esprit d'urbanité dans les mœurs, par le partage en commun d'un même cadre géographique et historique fusionné, et par la direction de nos destins divers par des chefs communs, uniques, légalement et, sans doute, légitime-ment unificateurs.

La tendance est irréversible : la formation d'un seul être dans plusieurs, « e pluribus unum », dans une espèce de « melting pot » congolais, de nature culturelle et spirituelle, germinateur de trans-identité, d'une identité transversale, commune et, néanmoins, conservatrice de particularités même irrésistiblement, progressivement et irréversiblement érodées.

Nous sommes une confluence culturelle, une convergence spirituelle finalement, dont la conscience d'unité et de solidarité se manifeste et se consolide, de plus en plus, à partir d'agressions, souffrances et humiliations communes infligées à notre conscience par des volontés extérieures, conduites et soutenues par des désirs enragés de démembrement de notre territoire national, et des désirs d'expropriation de nos ressources nationales communes que, légitimement, nous revendiquons être les nôtres, de par l'histoire et de par les limites géographiques qui sont internationalement reconnues au Congo. Et la trans-ethnicité unificatrice sera plus visible et plus solide encore si, par une vaste action de grande détermination, nous investissons de grosses énergies dans l'érection des voies de circulation

aisée et sans frontières des corps et des biens. Car le maillage de routes de communication est première voie d'unification du territoire et de cohésion sociale des peuples.

Ainsi, de la singularité à la pluralité, de la trans-ethnicité à l'unicité, une destinée commune se forge, se révèle en émergence, au travers de nos passions et errements, de nos conflits et négociations, de nos divergences et entrecroisements, dans la patience de germination d'une réalité précieuse, et de beauté nouvelle. Nous sommes le Congo, comme « fleuve », germé de milliards de gouttes d'eau isolées, différentes et néanmoins en confluence par absorption mutuelle et, dans la logique d'une main invisible, muant en un corps unique, mouvant majestueusement vers sa destination commune, s'acheminant vers une destinée océanique de plus haute grandeur. Ainsi, nous avons à demeurer et à devenir une « grande nation », née d'une grande géographie et naissant de grands peuples précoloniaux soumis à une grande histoire coloniale et postcoloniale unique.

Mais ce dont nous avons le plus et urgemment besoin, c'est l'avènement d'une nation plus grande, une nation de plus de grandeur et d'effective solidarité, pour laquelle il nous faut forger, avec une grande intelligence secrète, silencieuse, des outils appropriés puissants en grand nombre. Car on sait que toute grandeur peut augmenter, tout comme elle peut diminuer voire mourir.

Selon la perspective politique

Si nous prenons à présent la deuxième perspective, une facette saillante de notre identité se révèle être le fait d'une grande pauvreté, générée et entretenue par des volontés excessives et désordonnées d'accès au pouvoir par tous les moyens possibles et, préférentiellement, par les moyens et voies de violence, de fraudes et de tripatouillages des élections. La pauvreté politique se laisse voir par la médication électorale que nous nous sommes prescrite et administrée, depuis 2006, en termes souhaités de convalescence politique.

Le Congo apparaît comme un géant homme malade en convalescence, en pantoufles, vêtu d'un pyjama blanc-pâle légèrement coloré, s'avançant lentement, péniblement et précautionneusement le bras appuyé au mur dans le long couloir de l'hôpital national, après avoir pris sa dose matinale de cure impolitique. C'est dire, aussi, que les institutions politiques nationales se définissent et se rangent dans l'ordre de la « bête jeunesse », sinon de l'enfance, appelée à la maturation nécessaire, en termes de construction d'une tradition démocratique, et d'institution de pratiques fondées sur une nouvelle vision de la gouvernance, enracinée dans les valeurs éthiques de justice, d'honnêteté, de solidarité et de service à la communauté.

En attendant, nous, Congolaises et Congolais, sommes et devons être des citoyens faiblement fiers de nos institutions politiques, ne nous y identifiant que de manière marginale, du fait notamment qu'elles tardent à nous assurer, de façon efficace, satisfaisante, et au-delà des promesses orageuses et fermes, la jouissance de nos droits à la vie agréable, matériellement et socialement sécurisée.

Selon la perspective économique

Un bref regard sur ce que nous sommes, selon la perspective économique, fait voir une identité d'êtres faisant face à de grandes et terribles difficultés de conditions de vie. Il n'est point utile d'évoquer ici les statistiques pouvant faire voir les efforts quotidiens surhumains déployés par le peuple pour exister : l'âpre lutte pour la survie que la population, en sa plus grande majorité, mène jour et nuit pour arriver tant bien que mal à se nourrir, à se soigner, à se loger, à supporter l'éducation de ses enfants, et à circuler par des moyens de transports inexistantes ou alors effroyablement précaires, roulant sous l'inspiration du saint « esprit de mort », non pourvus de freins et même de phares, dépourvus de toute sécurité et, même, de toute esthétique, sur des quasi-routes sur toute l'étendue du territoire national.

D'autres réalités tragiques, qui nous identifient, sont trop nombreuses et trop visibles pour devoir en reparler, comme des salaires inexistantes ou, tout au plus des rémunérations de misère, de dérision, de trompe-l'œil ; comme l'état long de chômage déprimant à la cruauté infinie ; comme l'exploitation et le vol, devant nos yeux et bras sans force, de nos richesses naturelles par les étrangers prédateurs couverts par des contrats et complicités de nos propres compatriotes dépatriotisés, cupides et cyniques à l'extrême ; comme la disparition tragique des routes sur toute l'étendue du pays, des routes bienfaisantes et unificatrices des corps, des âmes et des cultures que l'action coloniale, il y a plus d'un demi-siècle, nous avait pourtant laissées à vivre en partage.

Cette piteuse identité commune est le fait d'une économie nationale inexistante, tout au moins in-suffisante, terriblement déficitaire, situation qui ne peut dès lors permettre au citoyen de se faire quelque légitime fierté consistante comme fille ou fils d'une nation aux ressources matérielles, naturelles et humaines immenses, capables de transformer le pays, et dans un temps fort court, en véritable paradis terrestre.

Selon la perspective intellectuelle, culturelle et éthique

Selon la perspective culturelle et intellectuelle, le Congo est effacé, inexistant, ou infirme. Passablement grand jadis et rayonnant naguère, par le foisonnement de ses œuvres d'art, sculptures, musiques, théâtres, festivals, masques, danses traditionnelles, structures intellectuelles, et

autres brillances, ce pays est aujourd'hui rangé et se range simplement et humblement sur le banc réservé aux nains culturels du monde ou des inexistants culturels de la planète terre.

La politique d'Authenticité ayant été idiotement refusée et assassinée, il ne nous est plus donné un seul signe d'identité culturelle à brandir et à faire valoir à la face du monde, et même de l'Afrique.

Pire, la déconsidération de l'intelligence et de la science, ainsi que la marginalisation et le non-accompagnement de la créativité intellectuelle et culturelle, comme source de succès et de puissance, sont cause fondamentale de la décrépitude. Comme résultat, nous sommes d'ores et déjà, comme note Elikia Mbokolo⁷, et je l'ai noté, des êtres se débattant à tâtons et péniblement pour être et exister, à la manière, en cela, de personnes aveugles avançant, le long des longs couloirs d'un vaste labyrinthe, les bras tendus, sans repères, et sans savoir d'où ils sont venus, où ils sont et où ils vont, sans la moindre force intellectuelle pour pouvoir mesurer le parcours déjà réalisé et la distance qu'il leur reste à couvrir pour atteindre l'objectif visé, le point d'arrivée, le point d'achèvement de leurs efforts, notamment de récolte et d'organisation de leurs finances nationales.

Enfin, sur le plan de l'éthique, l'identification de notre être est sans appel ni erreur : ainsi que je l'ai noté dans une étude antérieure⁸, nous sommes une société de corruption en putréfaction uniformément accélérée ; nous sommes une société de délabrement moral exceptionnel en approfondissement continu.

Les détournements de l'argent et des biens publics, depuis longtemps devenus sans maîtres ni contrôleur rationnel et intègre, font partie du « mal zaïrois », mal qui n'a cessé de nous accompagner et dont il nous faut absolument sortir, comme le demande Mukoko Samba⁹ avec insistance, pour pouvoir faire décoller le pays ; un mal tenace, qui nous assiège, et nous ronge à mort, profondément, faisant de nous des êtres humains déshumanisés, des êtres d'une « république des inconscients », selon l'heureuse expression terrible de Mutinga¹⁰, des êtres insensibles à la corruption comme mal, comme acte répugnant, répréhensible. L'insensibilité au mal de la corruption est l'attestation du décès parfait de l'âme humaine dans l'homme et le corps matériel des nations, du Congo notre pays spécialement.

Il revient à chacun de ceux qui possèdent une quelconque parcelle de pouvoir d'action efficace, principalement au « garant de la nation », source de puissance d'État, de travailler à inverser le mauvais cours des choses, du pays qui va à la dérive et à la disparition tragique comme entité nationale.

7 Elikia Mbokolo, « Préface » à Isidore Ndaywel è Nziem, op.cit., 2008, p. 9.

8 Ngoma-Binda, P., Principes de gouvernance politique éthique ... Et le Congo sera sauvé, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 2009.

9 Daniel Mukoko Samba, Guérir le Congo du mal zaïrois, Louvain-la-Neuve, Academia, 2021.

10 Modeste Mutinga Mutuhashayi, RD Congo : La République des inconscients, Kinshasa, Le Potentiel, 2010.

3. Notre identité désirée et conditions de réalisabilité

Tournons-nous à présent, et très brièvement, vers la question du type d'identité désirable et désirée par nous, et aussi à celle des conditions de sa réalisation. Car, ainsi qu'il est dit plus haut, la question de savoir qui nous sommes est aussi une question de volonté de choix d'une destinée. Que voulons-nous être, à la fois comme individus et comme collectivité ?

L'identité désirée

L'identité désirée, sur le plan social, est celle d'une société d'égalité des droits et des libertés, d'équité salariale, de vie quotidienne aisée tendanciuellement parfaite ; sur le plan politique, nous désirons être des humains vivant d'authentique démocratie et d'institutions stables, correctement organisées et gérées, assurant efficacement la justice, la sécurité, la paix, l'égalité, la compassion pour les pauvres, et la joie d'exister de chacun des citoyens ; sur le plan économique, le Congo aspire à des routes et des industries nombreuses et capables de générer la puissance et la prospérité de la nation ; sur le plan culturel, il est légitime d'aspirer au rayonnement maximal de nos cultures modernes, des créations de nos terroirs traditionnels, et à l'épanouissement maximal de l'intelligence ; et sur le plan éthique et spirituel, le Congolais doit ardemment aspirer à la pureté, à l'intégrité morale maximale, à la culture du civisme, au patriotisme, à l'excellence.

Devenir ce que nous voulons que nous soyons

Mais comment faire en sorte que nous devenions cela que nous voulons que nous soyons ? C'est là une question cardinale. Les conditions de possibilité de ce choix de vie, de l'idéal projeté, sont à concevoir, dans la patience de la rationalité et de la détermination, et qui doivent aller dans le sens de nous orienter vers de plus grandes chances de vie de justice, d'honnêteté, de solidarité, de grandeur, de respect, de rigueur, et de dignité de notre personne auprès des peuples du monde.

À ces conditions doivent s'ajouter les exigences d'un travail acharné et rationnel, d'assomption patriotique de notre citoyenneté à travers une attitude d'autodiscipline ascétique et constante, et d'une bonne gouvernance politique appuyée par les principes moraux de justice, de liberté, d'égalité, de réelle démocratie, et de compassion vis-à-vis des malheurs et misères qui assaillent les compatriotes atrocement souffrants.

Je souligne que le partage commun et équitable de nos joies comme de nos misères est l'outil principal qui aide à construire, pour chacune des Congolaises et chacun des Congolais, une identité commune recréée, supérieure, héritage dont chacun devrait être légitimement fier, aujourd'hui, de-main et pour les générations à venir.

Conclusion

Pour terminer : un rappel d'appel au réveil. Qui sommes-nous ? Ou, à la manière chrétienne : selon vous, que dites-vous que nous sommes ? En plus, pourquoi sommes-nous ce que nous sommes ? Et, finalement, comment faire que nous soyons ce que nous voulons que nous soyons ?

À partir d'un regard voulu impartial et non complaisant, il s'avère que nous sommes ce que nous disons, voyons, apprenons, pensons, et que nous choisissons de faire, de produire, de manger, de boire. Le choix, comme le non-choix, ou l'impossibilité d'autonomie de choix, nous détermine absolument.

Du fait de l'une ou l'autre occurrence, nous sommes, chacun, une confluence d'ingrédients infinis, en tout cas et au moins, un « faisceau d'identités sociales¹¹ ». Mais cela est trop vaste et trop vague pour être saisissable par la pensée.

Il est donc question de nous réveiller, pour saisir clairement et exactement ce que nous sommes, parce que ce que nous devons être et devenir est fonction de ce que nous sommes, et de ce que nous choisissons de faire et d'être. Il est indispensable de nous concentrer, de nous introvertir, de nous examiner, souvent, régulièrement, pour découvrir et saisir l'exacte mesure de notre être, de nos qualités et de nos insuffisances, de nos faiblesses et de nos potentialités face aux enjeux de l'existence et du fonctionnement des mondes qui nous environnent, face à nos amis et voisins, à nos ennemis et prédateurs, face donc aux obstacles et défis, grands et sauvages, implacablement là, et que nous devons affronter, surmonter et/ou contourner pour survivre, et vivre en paix et heureux comme peuple.

Se réveiller ne revient ni à prier ni à chanter sans repos ni arrêt, continuellement, avec une intensité et une ferveur remarquables, éveilleuses des passants et des pauvres voisins forcés à l'insomnie, comme dans nos milliers d'églises et « églisettes » de profond « ensommeillement ». Car, ainsi que je le notais dans un ouvrage apparemment non remarqué ni désiré par les tout premiers destinataires, preneurs de décisions politiques¹², « le Congo ne sera sauvé ni par des chants, si émotionnels et mélancoliques soient-ils, ni par des prières et transes, si longues, profondes et ferventes soient-elles, encore moins par de grands cris d'alléluia-amen, si stridents et incantatoires puissent-ils être, si fougueux et colériques soient-ils pour chasser des démons puissants partout détectés. Le Congo ne sera sauvé que par "le labeur", la souffrance, le sacrifice, l'organisation et la détermination, je veux dire, par le travail acharné et rationnel, la vertu morale et la bonne gouvernance ».

11 Léon de Saint Moulin, « L'évolution du sentiment ethnique et son rôle dans les conflits actuels en République Démocratique du Congo », Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, 2002, p. 463.

12 P. NGOMA-BINDA, Principes de gouvernance politique éthique, op. cit., 2009, p. 15.

Qui sommes-nous donc réellement, sans cache-visage idiot, et que devons-nous faire pour être ce que nous devons être ou voulons être ? Nous sommes, Congolaises et Congolais, des êtres de bien faible puissance rationnelle et morale et, en conséquence, des êtres souffrant de grave pauvreté poli-tique et sociale.

Pour nous sortir de la pauvreté, finalement ontologique, nous avons à inverser les termes de l'existence, pour nous départir de ce que nous sommes en notre face raisonnablement indésirable. Nous avons à être autrement et autre chose, pour mieux être. Nous avons à devenir des citoyens, des personnes de grande capacité d'attention vis-à-vis du droit à la vie bonne de l'autre, du compatriote, de chacun, en particulier du compatriote acculé à souffrir d'injustices, de marginalisation, de tribalisme militant, de faim, de misères diverses et multiples, du fait de l'avidité méchamment égocentrique des autres, de quelques-uns d'entre nous, qui se voient seuls propriétaires du pouvoir, de régner et de vivre. Nous avons à devenir ou à redevenir des citoyens, des personnes de grande détermination exprimant un potentiel élevé de volonté d'être, de bien-être et de puissance pour soi petite-ment, et pour l'autre et pour la patrie grandement.

Des personnes travaillant avec acharnement, jour et nuit, avec sacrifice, méthode et rationalité ; des êtres solidaires, se tenant la main dans la main et allant, armés de vertus morales, nécessaires à la pratique de la bonne gouvernance politique, vers la construction de notre destinée commune dans une nation de grandeur, de puissance et de beauté respectables, et enviables. C'est cela que nous ne sommes pas encore, et c'est cela que nous devons vouloir être.

Nous ne sommes rien, sinon des tigres ou léopards en papier si nous continuons à manquer de matérialiser cette volonté de beauté, d'excellence, et de puissance pour tous, puissance qui libère les hommes et les nations. J'insiste, et chacun de nous a le devoir, civique, de l'intérioriser : la volonté de puissance et d'excellence, la détermination et l'organisation rationnelle et morale font des nations ce qu'elles veulent être ; la vie de ces vertus fera de nous, absolument, ce que légitimement nous désirons être : des personnes vivant dans une société belle, prospère, offrant des conditions idéales de travail et d'épanouissement à chacun des citoyens, faisant d'eux, de nous, des personnes dignes, fières, et respectées par chacune des personnes et chacune des nations du monde.

La fierté de se savoir belle ou beau doit être au moins égale au courage de se découvrir sa propre laideur, réelle ou éventuelle. La volonté d'être doit commencer par l'audace de se connaître, suivie par la force de se repenser, et entretenue par la détermination à être autre chose, à devenir un être supérieur autonome.

Ce que nous sommes ? Nous sommes un peuple de grande pauvreté d'intelligence politique sur ce qu'est notre place et notre rôle dans l'existence

des êtres et du monde globalisé par des frénésies acquisitives féroces exacerbées. Nous sommes un complexe déséquilibré d'atouts et de beautés ainsi que de déficiences et de minabilités mixés, complexe au sein duquel de profondes faiblesses quasi-ment permanentes ou éternelles ont des espaces de vie particulièrement dominants.

J'ai pensé utile et indispensable d'approfondir, dans ce premier chapitre, la question de notre identité, avant d'aller plus loin dans la réflexion. Et je crois que, et sans vision pessimiste du tout de ma part, nous sommes au total des êtres descendants, et de très peu de capacité de résilience, des êtres en constante dégradation d'humanité, de ce qui fait l'humain dans l'être.

Nous sommes une nation de courte vision, de faible capacité d'anticipativité. Ainsi, sommes-nous un peuple particulièrement vulnérable, résultat amplement volontaire ou idiot d'un délabrement auto-entretenu progressivement accéléré de la raison humaine et du sens éthique dans notre manière de penser et de vivre notre existence, individuelle et commune. Notre identité désirable, à construire, c'est celle d'un peuple affranchi de la pauvreté politique et de l'impuissance, par l'érection d'une grande capacité d'intelligence, de moralité et de forte volonté de puissance collective.

Notre courbe descendante ne peut être inversée qu'à la faveur d'un grand coup de réveil créateur perpétuel, et d'un haut sursaut de volonté d'être et d'exister tenace. Et le commencement de l'inversion passe par la prise en compte réfléchie agissante, soutenue par une solide et profonde pen-sée politique éthique.

Une photo est de nature statique : le visage est fonction du temps figé, avec ses harmoniques et ses rides inesthétiques. Mais l'identité à la fois est et n'est point, pour l'éternité, ce qu'elle est dans un temps donné. Les temps sont divers, variés, dynamiques. Les moments de l'âge configurent l'identité. On devrait pouvoir rêver que, tôt ou tard, le visage futur du Congo sera fixé par une photo nouvelle, espérée plus belle.

En attendant, le présent manque décidément de reluisance. Ce que nous sommes présentement est, de toute évidence, plus noire que claire. Mais il est légitime d'insister, pour édulcorer le pessimisme ou le désenchantement : non génétique, le visage ou l'apparence d'une photo résulte de la forme et de la nature de l'appareil, et aussi, de l'angle de vue, du temps qu'il fait, du lieu de la prise, et de l'habileté du photographe, de l'être humain viseur et preneur d'images et de sons.

Pour le Congolais et la Congolaise, une meilleure photo est possible. A la faveur d'une énergie d'auto-transformation de soi sans cesse accrue, renouvelée, entretenue. Voir autrement les choses, vouloir plus fortement la vie, et agir plus dynamiquement parmi les autres humains et nations du monde : là est, pour le Congo, la source de l'identité désirable. ■